

Porter l'excès

Catherine Mavrikakis

Volume 18, numéro 1, printemps 2009

Le corps. Sur le divan. Dans le fauteuil I

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037723ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/037723ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Mavrikakis, C. (2009). Porter l'excès. *Filigrane*, 18(1), 85–95.
<https://doi.org/10.7202/037723ar>

Porter l'excès ¹

catherine mavrikakis

En avril 2003, Nicolas Lévesque déposait à l'Université de Montréal une thèse titrée Le deuil impossible nécessaire. Essais de psychanalyse sur la perte, la mémoire et la culture. NDLR

C. M. : J'ai envie de te demander tout de suite, Nicolas : Pourquoi le deuil ? Pourquoi as-tu commencé ta « carrière », d'une certaine façon, par la rédaction, puis la publication de ta thèse sur le deuil ² ? Qu'est-ce qui dans le deuil t'intéressait ou intéresse notre contemporanéité ?

N. L. : Il y a une dimension personnelle, largement inconsciente, à cela, car je n'étais pas tout à fait conscient de ce que je faisais quand j'ai choisi de travailler sur le deuil pour mon doctorat. On peut peut-être d'abord commencer par les raisons « officielles » de ce choix, qui sont des raisons théoriques. Le deuil était le carrefour où pouvaient se rencontrer mes intérêts ; je trouvais notamment que c'était ce qu'il y avait de plus intéressant chez les auteurs que j'aimais, comme Pontalis et Derrida, et puis il me semblait qu'intellectuellement, on était rendus là, à faire le deuil de plein de choses, plus qu'à avancer, à progresser... Tout ce rapport à la limite m'intéressait beaucoup. *Deuil et mélancolie* était également un texte sur lequel j'avais envie de travailler, parce qu'il me paraissait un peu surévalué, dans le sens où il a eu tout un succès, alors qu'à mes yeux il n'était pas à la hauteur du reste de l'œuvre de Freud. *Deuil et mélancolie* est le texte où Freud se situe le plus du côté de l'économie. Le deuil, c'est tout le rapport au substitut ; donc, si on est trop dans le substitut, on est dans la manie de remplacer l'objet perdu, alors que si on n'est pas assez dans le substitut, ou trop dans l'impossible, on est dans la mélancolie. *Deuil et mélancolie* est assurément trop du côté du Freud de l'économie libidinale, de la métapsychologie, de toute la mécanique psychique ; ce n'est pas le Freud, qui, ailleurs dans son œuvre, parle de la dimension de la singularité, de tout ce qui est irréplaçable.

À un niveau plus personnel, en ce qui a trait à ma thèse, je dois dire que j'étais moi-même en deuil de pas mal de choses : en deuil de ce que c'est l'université, faire un doctorat, devenir psychologue, devenir adulte... C'était à cette époque-là de ma vie. Ma copine était en deuil de son père et le deuil a aussi toujours fait partie de mon histoire familiale. Par exemple, le fait que ma mère ait perdu sa mère à l'âge de trois ans est évidemment déterminant, pour elle, mais aussi pour moi, même si consciemment je n'y ai pas pensé en choisissant mon sujet. Un tel événement fait nécessairement écho sur plusieurs générations. Avec le recul, j'ai réalisé que ma thèse sur le deuil s'inscrivait dans ce roman familial.

Donc, pour toutes ces raisons...

C. M. : Ce qui est intéressant, aussi, dans ton livre, c'est l'idée que le deuil menace la culture.

N. L. : Le deuil est un danger public ! Le rêve est un danger public, de même que tout ce qu'on appelle la santé mentale ; les symptômes en général sont toujours un danger public, et c'est pourquoi on y réagit avec force et pourquoi on a toujours réagi avec grande violence à la folie. L'endeuillé est très vulnérable : c'est là, dans l'épreuve du deuil, que se fait le passage à une sorte de socialisation, si on veut, c'est-à-dire que c'est là, dans ce « travail », que la culture vient proposer des « prêt-à-porter », des deuils prêt-à-porter ; l'on se détache d'un objet d'investissement, puis on ne sait pas où réinvestir, à quel saint se vouer, comme on dit ; la culture répond à cette demande en nous proposant plein de trucs, de substituts. Il est très intéressant de voir, dans les tragédies grecques par exemple, que ceux qui résistent au deuil et à la substitution sont enfermés ou menacés de mort ou encore exclus de la Cité. C'est encore vrai aujourd'hui. C'est-à-dire que ceux qui demeurent en deuil trop longtemps sont considérés pathologiques et ensuite vient tout un système de forces, c'est-à-dire, par exemple, les diagnostics, les différentes thérapies proposées, les médicaments, les hospitalisations. « On va le finir à ta place ton deuil ! ». Parce que c'est dangereux. Parce qu'on remet en question la société même quand on remet en question la substitution. Auparavant, il ne fallait pas aimer ou pleurer quelqu'un, parmi nos proches, plus que Dieu, car c'était remettre Dieu en question. Et si on pleurait trop une personne qui était partie à la guerre, on remettait en question la guerre elle-même. Il fallait substituer la patrie à la personne qu'on aimait. Encore aujourd'hui, quiconque résiste aux substitutions suggérées devient en quelque sorte un danger public.

C. M. : Tu parles beaucoup du temps du deuil, et, ce que tu privilégies, c'est de penser une fin qui n'a pas de fin, alors que tu as l'impression que nous sommes dans un temps qui veut que le deuil finisse, que le deuil s'arrête. Dans ton livre, il y a vraiment un travail sur temps et deuil très important, qui rejoint aussi tes préoccupations sur la culture.

N. L. : Je dirais que ça va dans les deux sens : on peut appeler ça le côté maniaque et le côté mélancolique. Le côté maniaque, qui représente bien l'époque dans laquelle on vit, est de l'ordre de la fin. Tout doit être nouveau, tout doit être remplacé très vite et donc tout doit finir, rien ne doit se prolonger. Mais j'ajouterais l'autre côté, qui me préoccupe plus qu'avant, c'est-à-dire le côté mélancolique, très fort chez les intellectuels notamment ; tout le discours de l'infini, du sans fin, du refus de tout remplacement ; bien sûr, c'est aussi un peu le rôle de la scène artistique et intellectuelle de rappeler qu'il ne faut pas toujours tout substituer, résister à toute l'idée de la marchandise, par exemple, mais ce que j'essaie de dire dans mon livre, c'est qu'il faut un mélange des deux : tout est à la fois fini et infini. Il faut à la fois passer à autre chose et, en même temps, il ne faut pas.

C. M. : J'aime beaucoup ce que tu dis là, sur l'idée de la mélancolie des intellectuels, qui sont pris dans ce négatif, cet infini ; je pense que c'est vrai. C'est peut-être ta pratique de clinicien qui te dit qu'il faut quand même être capable de passer

parfois à autre chose pour que la vie puisse continuer... même si on sait que c'est impossible, mais nécessaire. C'est ce que tu dis bien et je trouve que tu as tout à fait raison de pointer cette espèce de fétichisation mélancolique. Souvent, on s'y réfugie parce que c'est comme un contrepoids à la société...

N. L. : ... qui fait fonctionner, malheureusement, cette société, parce que c'est le même système, au fond : la manie entretient la mélancolie, la mélancolie entretient la manie. Peut-être qu'en résistant ou en manifestant notre mélancolie, on ne fait que participer à la même chose, à l'envers de la médaille. Peut-être que la plus grande résistance serait dans une position qui se tiendrait justement ailleurs qu'entre ces deux oppositions. Car dans le deuil, la personne, l'objet ou l'idéal perdu doit participer ensuite à tout ce que l'on fait et doit être le petit fantôme qui est partout, pas seulement dans son petit cachot !

C. M. : Ce que j'ai aussi beaucoup apprécié dans ton texte, c'est ton rapport à la fois théorique et très pratique à la psychanalyse. Ton texte commence ainsi : « Pourquoi le cacher, ce livre est l'œuvre de mon deuil de Freud. » Il y a un rapport théorique à Freud, dans ton texte, que tu mets en scène, mais tu parles aussi beaucoup de tes patients, je pense. Il y a des récits, des fragments, des anecdotes, il y a du JE. Je te cite : « Pourquoi faire de l'écoute du secret d'autrui un métier ? Serait-ce pour réveiller les fantômes qui nous habitent tous ? » J'aimerais que tu lises un petit extrait, très intéressant, parce que je trouve que, règle générale, les psychanalystes ou les psychologues s'impliquent peu et, là, tu vas montrer comment ton livre est fait de la matière même des mots de tes patients — des m-a-u-x et des m-o-t-s. J'aime beaucoup ce passage.

N. L. : « Pas une ligne ne s'est ici écrite sans que veille constamment dans mes pensées, dans ma mémoire, chacun de mes patients. Pas une ligne ne s'est écrite sans eux. Pas une ligne qui ne souhaite aider, au sens large, insaisissable de ce mot. Écrire, d'une certaine manière, c'est toujours donner. Je me suis tenu, de ce point de vue, au plus près de la pratique, tout en marquant volontairement mes distances par rapport à la conception empiriste qu'on peut en avoir. Comme nous invite à le penser Pontalis, dans Fenêtres, la clinique n'est pas un lieu d'application où viendraient trouver confirmation les hypothèses ou les théories de l'analyste car elle ne constitue pas un objet de preuve mais elle est la source même de la pensée psychanalytique. Chaque fois l'expérience clinique la saisit d'effroi et d'émerveillement et fait vaciller, du coup, toute théorie constituée. »

C. M. : J'aimerais bien que tu me parles de ce rapport à tes patients. Je te disais avant l'entrevue que tu portes quelque chose de tes patients et j'ai l'impression que tu le revendiquerais comme une éthique de la psychanalyse que tu pratiques ; c'est-à-dire que tu penses que le psy doit porter quelque chose de ses patients. J'aimerais que tu m'expliques ça, parce qu'en général, on est toujours en train de parler de contre-transfert, et puis on entend le mot « contre » plutôt qu'autre chose, que « transfert ».

N. L. : Oui. D'ailleurs, le mot « contre » est problématique. Je pense qu'il y a un transfert de l'analyste et un transfert du patient ; je ne vois pas pourquoi un serait

plus « contre » que l'autre. Donc, ma pratique : c'est assurément une des dimensions de mon livre qui m'intéresse le plus, en quoi ce n'est pas seulement un livre théorique. De toute manière, ma conception du deuil empêche cette réduction théorique. La théorie est souvent le substitut des patients qu'on perd et, même avant leur départ, on est toujours en deuil, en quelque sorte, de leur présence, du fantasme d'une proximité totale, fusionnelle, absolument transparente. Ça devient assez violent quand la théorie remplace au complet toute la singularité de l'autre et de la relation. Pratique/théorie, ça ressemble beaucoup à infini/fini, à mélancolie/manie. Oui, je porte, c'est une éthique, tu as raison. En même temps, pour moi, c'est une fête de porter tout cela, parce que ce n'est justement pas pour l'enfermer dans un coffre. De toute façon, le coffre, il serait plein et ça ferait longtemps qu'il aurait craqué ! Je m'en sers beaucoup, comme tant de petits fantômes qui habitent ma vie. Mes patients, je les vois vraiment — quand j'en suis capable, parce qu'il y a quand même un travail psychique qui n'est pas toujours évident — comme quelque chose qui nourrit ma vie dans tous les détails et je me laisse hanter. Je pense que lorsque l'on a peur de cette hantise-là, ça ne va pas bien. On reste pris et donc, on est, en fait, dix fois plus hanté, d'une certaine façon. J'aime bien l'idée que ça m'habite constamment, que ça enrichit tout ce que je fais. Ça m'arrive souvent de penser à mes patients pour une multitude de détails de la vie quotidienne. Je ne m'empêche pas de le faire, parce que c'est quand je m'empêche de le faire que c'est pire, que ça devient lourd. J'imagine que quand j'écris, c'est un peu le même procédé, je les laisse habiter l'écriture et, en même temps, je les transforme. C'est pour cette raison que je trouve parfois un peu bête la pratique des études de cas où on va directement adresser ce qu'on a vécu : c'est bien, c'est intéressant, je le fais moi aussi, mais c'est encore plus intéressant quand on transforme davantage l'expérience — ce qui, déjà, montre la marque du deuil, de la fertilité d'un certain consentement à l'impossibilité de la « neutralité » d'un témoignage fidèle, direct, au sujet de l'expérience analytique. Par contre, cette transformation est un peu ingrate, c'est-à-dire que les patients ne savent pas qu'ils nous aident à ce point là, qu'ils sont partout dans notre vie et dans notre écriture. Cette métamorphose ressemble beaucoup à celle présente dans les rêves où tant de sources diverses passent par différents procédés de transformations avant qu'on ne reconnaisse plus d'où ça vient. Mais ça vient de là quand même. Je tenais à le dire.

C. M. : Tu vois tes patients comme constitutifs de ta psyché, littéralement ! Est-ce que tu rêves de tes patients ?

N. L. : Tu vas trouver drôle ma réponse : Est-ce que je rêve — point ?

C. M. : Je n'osais pas te le demander !

N. L. : Très rarement, je vais rêver de mes patients, mais c'est aussi parce que je ne me rappelle presque jamais de mes rêves. Autant je transforme beaucoup les choses dans ma vie et dans mon écriture, autant je suis un peu amputé de ce lieu-là, de cet espace des rêves. C'est un peu triste. Si je n'avais rien ailleurs, je trouverais cela encore plus triste, mais j'ai l'impression de rêver ailleurs que dans mes rêves.

C. M. : Quand on est psychanalyste et que les autres rêvent, mais que nous on rêve peu, est-ce que l'on a une envie du rêve de l'autre ?

N. L. : Mais oui, et je suis très jaloux, c'est sûr ! J'ai toujours été jaloux des gens qui avaient des rêves hyper élaborés et hyper métaphoriques. Peut-être, d'ailleurs, que c'est une des raisons pourquoi je suis devenu psy, pour vivre cela par procuration, d'une certaine façon. Tous ces gens qui me racontent leurs rêves assez fabuleux... Heureusement, j'ai des patients qui rêvent aussi peu que moi et cela me rassure ! Oui, il y a une envie, parce que le rêve, c'est tellement fabuleux. En même temps, j'ai l'impression que je rêve trop, en général, dans ma vie, dans ma tête. Je me dis : une chance qu'il n'y a pas les rêves en plus ! Bien sûr, c'est lié à comment je suis, à mon histoire personnelle. Il y a un sens aussi au fait que ce n'est pas une porte qui est grande ouverte. C'est plutôt une porte qui a été fermée pour de bonnes et de mauvaises raisons.

C. M. : Est-ce que tu la tiens un peu fermée cette porte ?

N. L. : Oui, mais pas volontairement ; que je le veuille ou non, elle se ferme. J'ai toujours été dans la position de celui qui reçoit les rêves des autres et c'est une autre position que celle de raconter ses propres rêves. Je suis une sorte de cordonnier mal chaussé, si tu veux... un très mauvais patient d'ailleurs !

C. M. : C'est super, en même temps, un psychanalyste qui ne rêve pas. Ce pourrait être le titre d'un livre et, justement, dans ce texte que tu viens de nous lire de toi, tu parles du psychanalyste écrivain qu'est Pontalis. J'aimerais que tu me racontes un peu ta fascination, ton identification à Pontalis. J'ai l'impression que c'est quelqu'un qui te marque, quelqu'un qui te hante. Son écriture est très présente.

N. L. : Mon identification à Pontalis a été très importante dans ma vie. Par exemple, après mon baccalauréat, je me rappelle que j'avais fait une demande en maîtrise dans trois programmes différents et pour des raisons uniquement psychiques. C'est-à-dire que je savais que je serais accepté en psychologie et que c'est là que j'irais, mais je me suis quand même inscrit ailleurs pour mon identité personnelle. J'ai fait travailler les fonctionnaires pour rien, mais ce n'est pas grave ! Je trouvais que cela en valait la peine pour moi. J'avais fait une demande en psychologie, en littérature et en philosophie. C'est cette pluralité que j'avais besoin d'exprimer, et puis ça ne m'a jamais lâché. Je n'ai jamais été capable de me caser dans un truc. Les auteurs qui sont capables de s'identifier totalement à ce qu'ils font m'ont toujours angoissé. Pontalis n'est certainement pas là-dedans. Il a étudié en philo, est devenu psychanalyste et ensuite écrivain. Ce n'est pas tant une succession, un après l'autre — malgré les apparences, il n'est pas moins philosophe ou psychanalyste qu'avant —, qu'un mélange de plus en plus affirmé de ces trois champs d'intérêt. Cela représente un peu mes propres paradoxes. Je me suis tout de suite retrouvé là-dedans, dans une identité qui est heureuse, assez libre, mais qui est aussi toujours un peu en souffrance, dans le sens que ce n'est pas facile de se trouver une niche quand on est comme cela. Ma thèse est habitée par cette difficulté d'être à la fois littéraire, psychanalytique et philosophique. Mon identification à Pontalis tient essentiellement à cela... Ou peut-être est-ce le fait

qu'il n'a presque pas connu son père, disparu, perdu de vue ; ce deuil doit probablement hanter son écriture et m'a peut-être touché, rejoint... je ne sais pas.

Bien sûr, j'aime ce qu'il écrit aussi, le contenu de ses livres, mais le simple fait qu'il ait lui-même réalisé cette identification multiple m'a rendu la vie plus facile, puisque je savais que c'était possible. Je pense aussi que chez Pontalis, il y a quelque chose de très maternel qui m'intéresse beaucoup, contrairement aux psychanalystes français, en particulier, qui sont plutôt identifiés à une position plus paternelle. Chez Pontalis, il y a tout un intérêt pour Winnicott et ces auteurs dont le rapport au féminin est différent. Je trouve drôle, d'ailleurs, que Pontalis ait gagné le prix Fémina. Il y a une sensibilité féminine chez lui que je retrouve en moi, que j'essaie de mêler à qui je suis et que je ne trouvais pas beaucoup ailleurs.

C. M. : Dans ton texte, le féminin aide beaucoup à penser ou à nommer quelque chose qui est parfois indicible ou innommable. Le féminin venait nommer ça. Tu le nommais par le féminin, plus que par le négatif ou l'indicible, l'infini. Chez toi, c'est quelque chose de beaucoup plus actif : le principe féminin. Tu ne vas pas vers la mélancolie pure.

N. L. : Tout à fait. Tu sais, étudier en psycho, pour un homme, quand il y a 85 % de femmes dans les cours, c'est quand même quelque chose. En tout cas, j'espère que l'on se pose des questions à un certain moment sur ce qu'on fait là, pourquoi et comment on porte tout cela, parce que le domaine des émotions a toujours été, traditionnellement, plus féminin ; il est donc toujours intéressant de voir des hommes psy, des hommes écrivains aussi. Il y a ce rapport, qui n'est pas aussi simple qu'on le pense, à cette dimension des choses. Je me suis intéressé à l'Antiquité grecque, pour observer que l'histoire du deuil, c'est aussi l'histoire des femmes. Ce sont les femmes qui montrent leur deuil, ce sont les femmes qu'on enferme parce que leur deuil ne trouve pas de fin et défie les lois de la Cité.

C. M. : Je voudrais revenir avec toi sur la question des parallèles entre le travail du deuil et le travail du rêve. Tu développes beaucoup cette question dans *Le deuil impossible nécessaire* et tu l'articules d'une manière très intéressante. Est-ce que tu pourrais revenir un peu là-dessus ?

N. L. : Je voulais faire avec le deuil ce que Freud avait fait avec le rêve, c'est-à-dire que je trouvais que Freud avait trouvé, avec le travail psychique du rêve, des idées merveilleuses qu'il aurait dû appliquer davantage au deuil. J'ai été fasciné par cette usine de transformation que l'on a, au dedans, qui prend quelque chose au départ et en fait tout autre chose, une sorte de poésie, une condensation, des déplacements, des symptômes totalement inattendus. Il y a là quelque chose de fabuleux, un centre de métamorphose, et je me suis dit : comment se fait-il qu'on ne pense pas le deuil de cette manière ? C'est pour cette raison que je préfère que le rêve ne soit pas fétichisé en analyse, c'est-à-dire que ce n'est pas seulement quand on rêve qu'on rêve, au bout du compte, et ce n'est pas seulement en faisant raconter aux gens leurs rêves qu'on a accès à cette dimension. Dans ma pratique, je passe par les rêves parce que c'est fantastique, un matériel génial étant donné que les gens sont déjà moins défensifs — ils se disent : « c'est quand même mon

inconscient qui a rêvé, ce n'est pas moi ! » Je travaille de la même façon avec tout le matériel qu'ils me donnent. Tout est susceptible de porter ce travail psychique, qu'on peut appeler deuil, rêve, métamorphose, transformation. Freud appelle même cela le travail poétique...

C. M. : ... et ton intérêt pour la vie quotidienne le montre bien ; le travail du rêve, c'est le travail du quotidien, du sujet au quotidien. Il y a une élaboration qui se fait à tout moment, dans notre interaction avec le monde. Dans le travail de création aussi, il y aurait le travail du deuil, le travail du rêve, le travail du quotidien. Tout cela est un peu pareil pour toi, c'est un continuum.

N. L. : Oui. Et ce livre-là est comme un rêve pour moi, il compense l'absence de rêve et en répète le procédé. Pour moi, la pratique et la théorie s'enchaînent très bien, parce que lorsque les gens me parlent de leur chat ou de n'importe quoi, pour moi, il y a peut-être du rêve là-dedans. Tout n'est pas habité par autre chose, mais tout peut l'être, tout peut servir à transformer autre chose. Ça me fascine beaucoup cette idée que l'homme est un transformateur continu dans tout ce qu'il fait, dans la cuisine par exemple ; l'écriture et la pratique analytique, c'est de la cuisine, en quelque sorte... Je vois un peu la vie comme cela.

C. M. : ... tu ne m'avais pas prévenu du fait que tu ne rêvais pas. On ne s'en était pas parlé avant l'entrevue. Moi, je n'aime pas trop rêver. Je rêve beaucoup, mais dans le fond je me dis que, malgré tout, la nuit, je dépose quelque chose. Je fais mon petit paquet de rêves, puis c'est fini ; c'est comme mon petit caca et puis je suis débarrassée ! Et, dans la journée, parfois, ça me revient, il y a des restes, mais je peux me dire « Ah... j'y repenserai ce soir ». Je te regarde et je me dis : « il doit en porter beaucoup dans la journée », parce que tu n'as pas ce moment-là pour déposer ou tu n'as pas cette idée, parce que je ne pense pas que je dépose vraiment.

N. L. : Mais je pense que je le fais. C'est étrange, parce que je sais que je rêve quand même. Je fais mon caca la nuit. Mais je ne m'en rappelle pas. C'est autre chose. Étrangement, je suis un peu content de ma névrose par rapport à cela. J'ai toujours eu un rapport au rêve comme étant davantage un poids qu'une libération. Quand je me rappelle de mes rêves, c'est autre chose encore à porter et non un dégageant, parce que j'ai toujours eu un rapport plus traumatique à mes rêves. Assez jeune, j'avais des rêves assez angoissants... avec très peu de transformations, justement. Malheureusement, c'était trop direct ; j'ai appris très jeune à ne pas me rappeler de mes rêves et j'ai trop bien appris, je pense.

C. M. : L'écriture, pour toi, est-ce que c'est un travail au quotidien ? Hebdomadaire ? Comment tu vis cette pratique-là ?

N. L. : C'est une bonne question. Ça se mélange beaucoup avec mon travail, parce qu'après chaque séance, j'écris. C'est une écriture qui est clinique, mais dans mes petits cahiers, ça dérape souvent, c'est-à-dire que je le transforme déjà. Donc, ça devient un mélange d'écriture professionnelle, si tu veux, puis d'écriture personnelle. Déjà, là, j'ai besoin de le transformer tout de suite en quelque chose ou de me l'approprier un peu, peut-être. Donc, c'est une pratique quotidienne. Évidemment, j'ai des piles de cahiers que je ne relierai peut-être jamais, mais en tout

cas, ça me fait du bien. Ça part donc de là, très souvent. Ensuite, j'essaie de me prendre un peu de temps pour écrire, ici et là, quand c'est possible.

C. M. : Je vais revenir à ce que je disais tout à l'heure, pour me corriger : ce n'est pas « L'homme qui ne rêvait pas », mais « L'homme qui rêvait tout le temps », parce que tu ne fais que rêver, dans le fond !

N. L. : C'est pour cela qu'il devient insupportable de me rappeler de mes rêves.

C. M. : Oui, parce que tu ne fais que cela. Tu es toujours dans ce processus-là.

N. L. : Oui. C'est bien que tu dises cela. Je le vois comme un excès, d'ailleurs. Je me suis donc dit, très jeune : « Mets une porte là-dedans, il y en a trop ! Ferme la porte ! ». Il y a une porte qui est fermée, au moins dans mes rêves, et cela fait partie de mon propre parcours, d'essayer d'avoir plus de portes comme celle-là, d'être capable de rêver moins. C'est aussi le fameux défi de « mettre ses limites »... Voilà un peu mes enjeux, si tu veux. Autant j'envie les gens qui rêvent, autant j'envie aussi les gens qui ont de l'espace dans leur tête, qui peuvent ne pas vivre constamment dans cet excès, ce déferlement.

C. M. : Moi, j'envie beaucoup les gens qui ne rêvent pas. Même si je trouve qu'il y a une fonction libératrice, j'aimerais mieux ne pas rêver. Malgré tout, tous les soirs, il faut que je recompose avec quelque chose que je voudrais oublier. Le lendemain matin, je serai obligée de faire tout un travail d'oubli pour mener à bien ma journée. Il y a quelque chose de terrifiant dans rêver surtout quand on est assidu aux rêves.

N. L. : ... et quand on les déjoue un peu. On devine pourquoi on rêve à ceci ou cela, et ça nous remet dans la blessure. Voilà pourquoi je ne suis pas complètement nostalgique par rapport aux rêves.

C. M. : Je comprends et j'aime beaucoup ta position par rapport au rêve, dans ta pratique aussi, que ce ne soit pas nécessairement le seul lieu. Je dirais même qu'il y a aussi une séduction énorme à arriver, à voir un analyste et lui dire « J'ai fait un beau rêve et je vais pouvoir vous le raconter aujourd'hui ». J'ai l'impression que c'est un écran. On raconte le rêve, puis on a bien fait sa séance.

N. L. : Tu parlais de caca... c'est le cadeau : « Vois comme que je suis propre... une bonne petite fille, un bon petit garçon ! » La psychanalyse s'est beaucoup fétichisée avec les années. Faire parler les patients de leurs rêves, c'est aussi devenu : « Vois comme je suis un bon analyste, comme je fais bien mon travail ! », « Vois comment je suis très psychanalytique », et souvent, ça cache une demande au patient : « Reconnais-moi comme analyste. » Je me méfie beaucoup de ces enjeux-là. Il y a des psys qui vont dire, dès la première séance : « Si vous avez des rêves, dites-les-moi. » Pourquoi parler des rêves en premier ? Ça veut dire quoi ? Est-ce que c'est nécessairement plus intéressant plus que le reste ? Moi, je trouve que ça fait partie de l'ensemble de ce qui est intéressant et ce n'est pas nécessairement une priorité. C'est très intéressant, très important, mais je ne suis pas sûr que je le mettrais comme une sorte de hiérarchie, un matériel plus inconscient que le reste.

C. M. : Tu as raison. Je ne sais pas si cela se fait encore, mais à l'époque où j'étais en analyse, il y avait des gens que je connaissais qui ne pouvaient pas raconter

leurs rêves avant d'aller voir leur psy. Cela ne veut pas dire que tu ne te les as pas racontés à toi avant, que tu n'as pas déjà mis plein de trucs... comme s'il y avait une virginité du rêve...

N. L. : ... la possessivité, aussi.

C. M. : Oui, c'est ça.

N. L. : « Ne me trompe pas ! »

C. M. : « Fais tout ce que tu veux ailleurs, mais ce rêve est à moi ! »

N. L. : Comme pour la sexualité... Je trouve cela plutôt triste d'entendre souvent ce genre d'histoire... Ce qui se projette, c'est l'inquiétude des analystes de ne pas en être vraiment ; c'est pour cela qu'il faut avoir une identité d'analyste assez solide pour pouvoir être souple.

C. M. : J'aime beaucoup ton idée. Moi, je trouve cela « rêve-olutionnaire » — avec le mot rêve dedans. Ce n'est pas que tu dis que le rêve n'est pas important, mais qu'il y a d'autres endroits où le rêve se manifeste.

N. L. : Il me semble que c'est toute l'œuvre de Freud. C'est pour ça qu'il est étonnant que l'on ait interprété les choses ainsi. Je pense que c'est parce que c'est un peu facile, au fond. Les gens nous racontent leurs rêves, on a l'impression qu'on est un bon psy, et eux ont l'impression qu'ils sont des bons patients et tout le monde est content. Mais je ne suis pas sûr que ça fonctionne vraiment autant qu'on le voudrait, par contre. Lorsque l'on parle de contre-transfert, on oublie souvent qu'il s'agit beaucoup du contre-transfert à la psychanalyse elle-même. Plus la psychanalyse est menacée, plus il y a le danger que les analystes veuillent qu'on les reconnaisse comme analystes, soit par le divan, soit par le nombre de séances, les rêves et tous les clichés que l'on connaît sur l'identité de l'analyste. Si on appuie trop fort là-dessus, c'est le patient qui est en position d'analyste finalement.

C. M. : Tu m'as dit avant l'entrevue que tu viens de déposer un manuscrit pour un nouveau livre³ que tu as écrit, ton second livre après ta thèse que tu as reprise. J'aimerais que tu me parles de ce texte, comment tu l'envisages, comment tu l'as rêvé et comment il est porteur pour toi d'un certain avenir.

N. L. : C'est tout frais. Je t'avoue que je ne sais pas trop comment en parler. Déjà ça, ça m'intéresse. Il se passe donc quelque chose. C'est un livre que j'ai écrit de façon totalement égoïste. J'avais tout simplement besoin de le faire. Parce qu'il y a un risque, évidemment. C'est une sorte de recueil de textes que j'ai écrits depuis ma thèse ; j'ai commencé à couper là-dedans, dans ces articles accumulés, à me chercher dans ces bouts de papier, et ce travail m'a fait écrire de nouvelles choses. C'est un livre sur mon époque. J'explore le monde par le biais de la métaphore de l'adolescence — comme quoi on serait dans une époque adolescente. Je pars de ma propre adolescence, de comment je suis devenu adulte. C'est un livre sur ce que c'est que d'être un adulte, mais pas dans le sens normatif. Il est question de comment le Québec a de la difficulté à devenir adulte. Je parle de tout le sens positif d'être un adolescent, c'est-à-dire qu'on n'est plus un enfant — mais on n'est pas un adulte non plus ! À partir de cette métaphore-là, je relie des textes que

j'ai déjà écrits et j'en rajoute d'autres. Je parle encore beaucoup du deuil, du rêve aussi. Je suis la trace des refoulements dans la culture, à notre époque. Le refoulement majeur, je dirais que c'est probablement Dieu. Je suis un peu la trace de ce deuil-là, le deuil de Dieu, puis j'essaie de voir qu'est-ce qu'on en fait. C'est un peu comique et tragique de voir que l'on est si inconscient du deuil qu'on est en train de vivre, qui est quand même majeur. Au Québec, ça ne fait même pas quarante ans ; c'est presque ridicule sur une longue période. C'est un livre de transition, où l'écrivain s'affirme un peu plus que dans l'autre livre. Je me suis senti très libre de l'écrire et c'est surtout ça qui comptait. Je me mouille plus. C'est plus affectif.

C. M. : Est-ce que tes patients sont encore présents, pas nécessairement manifestement, mais est-ce qu'ils ont encore veillé à ton écriture ?

N. L. : Oui, vers la fin de ce livre-là, il y a un texte qui est une charge contre les psychotropes, les médicaments, notamment. J'exprime mon sentiment très révolté par rapport à tout ça, les deuils « trop » longs, les gens qui résistent aux substituts qu'on leur propose comme le retour au travail, etc. Mes patients sont là à différents niveaux, surtout latents, c'est-à-dire que mes patients vivent eux aussi ce que je vis, cette envie de transformer et de se transformer eux-mêmes, de faire de tout ce qu'ils sont, de leur histoire, une sorte de potage qui est « Moi ». Je le fais donc pour eux et pour moi. Il y a des patients qui sont en avance sur moi sur certaines choses et moi, je suis en avance sur eux sur d'autres et puis je vois ça comme une sorte de solidarité, au fond.

C. M. : Tu vois cela comme une communauté.

N. L. : Oui.

C. M. : ... c'est très intéressant parce que là aussi tu as quelque chose de révolutionnaire, dans ta façon de voir qu'il y a une communauté des esprits malgré tout.

N. L. : Tout à fait. Une communauté d'épreuves.

C. M. : Puis ton troisième livre... Qu'est-ce que tu entrevois ?

N. L. : Le troisième livre... bonne question. Je pense que le potage va avoir moins de grumeaux. Je sens que, de plus en plus, il n'y a pas de contradiction dans toutes ces personnes que je suis ; je pense que ça pourrait faire une écriture fluide. Dans mes livres, il y a des passages en italique, il y a des fragments, mais je sens que ça pourrait fusionner un peu plus. Ça peut faire une sorte de mélange qui coule un peu plus de source, qui cherche moins à se justifier, à exister. Maintenant, je sais que j'existe et je crois qu'à partir de là on n'écrit plus de la même manière, moins dans l'urgence de dire que c'est possible. Une fois qu'on le sait, c'est autre chose qui commence. Je suis un peu dans cette autre chose et je ne sais trop ce que ça va donner... Il est certain que le côté littéraire semble prendre de plus en plus de place dans mon écriture. Je ne sais pas « littéraire » dans quel sens...

C. M. : Poétique, peut-être ?

N. L. : Oui.

C. M. : Est-ce qu'il y aurait même une possibilité, pour toi, de faire de la fiction ?

N. L. : Oui, c'est possible. J'avais pensé faire une fiction à partir de cahiers de patients que j'ai gardés depuis longtemps, afin d'en faire un personnage ; comme dans le rêve, à partir de pleins de gens, on peut faire une seule personne composite. Cela m'intéresserait de faire vivre ce leurre-là au lecteur, c'est-à-dire qu'il pense que c'est une personne, mais au fond c'est une foule de monde. Le défi d'arriver à faire cela. Je ne suis pas du tout sûr que je vais le faire, mais c'est un exemple de ce qui me trotte parfois dans la tête.

C. M. : Ça va aussi avec ton idée de communauté. Tu as l'impression que les douleurs des uns parlent aux douleurs des autres. Il y a quelque chose de social, et pas dans le mauvais sens, plutôt dans le sens qu'il y a vraiment un lien et que quelque chose relie les gens.

N. L. : Oui. Je pense aussi que c'est le rôle du social de dire qu'on porte des choses et de dire : « Je suis capable de porter une partie de ce que tu n'arrives pas à porter seul ». Parce que personne n'arrive à tout porter par soi-même. Je trouve cela très important qu'il y ait des livres, aussi, qui le disent. Si on veut sortir un peu de la religion — « sortir », c'est-à-dire pour autant que ce soit possible —, c'est aussi par là que ça peut arriver, c'est-à-dire que la religion a souvent incarné ce qui portait. L'au-delà, l'impossible, l'infini, la douleur. Puis on ne peut pas enlever cela et qu'ensuite il n'y ait rien. Donc, il faut quand même une espèce d'entité qui porte et je pense que les écrivains, les artistes et les psys font partie de la solution, de ceux qui peuvent porter ce qui est insupportable, justement, et sans penser le porter au complet ; il s'agit plutôt de contenir de manière suffisamment bonne, imparfaite, mais essentielle, ce qui relance vers l'idée d'une communauté nécessaire, rassemblée par cette condition humaine de l'impossibilité du deuil. Personne n'arrive à la porter, mais on la porte ensemble, cette espèce de patate chaude qu'on se donne. Pour moi, c'est quelque chose de très politique, tout cela.

C. M. : C'est pourquoi j'ai employé le mot révolutionnaire, car je crois que pour toi il y a un idéal politique.

N. L. : C'est vrai. Je suis là-dedans. Dans la fiction, mais aussi dans le politique. J'essaie de rassembler tout cela. Je t'avoue que ce n'est pas évident, mais il y a comme un filon que je sens possible.

Notes

1. « Version remaniée de l'entrevue accordée par Nicolas Lévesque à Radio Spirale (www.spiralemagazine.com) le 24 septembre 2008, dans le cadre de l'émission *Rêvez pour moi*. »
2. Nicolas Lévesque, *Le deuil impossible nécessaire. Essai sur la perte, la trace et la culture*, Éditions Nota Bene, collection « Nouveaux essais Spirale », 2005, 224 pages.
3. Nicolas Lévesque, *L'esprit adolescent. Essai sur notre époque*, Éditions Nota Bene, collection « Nouveaux essais Spirale » septembre 2009.